
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 25/1 (1998)

DOI: 10.11588/fr.1998.1.61189

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

vergifter« Carlrichard Brühls, auch nicht mit dem »memorialbesessenen« Thietmar von Merseburg oder dem unglaublichen Radulfus Glaber zu vergleichen: Die Häufung solch außergewöhnlicher »Geschichtsschreiber« in kurzer Zeit fällt aber deshalb ins Auge, weil ihnen keine »verlässlicheren« Vergleichsquellen für die moderne Faktensuche zur Seite stehen. Darum besticht der Versuch von Landes, mit dem Blick auf die handschriftliche Überlieferung und die historischen Befunde die Kritik unserer modernen Wahrnehmung zu verbinden.

Für das Außergewöhnliche der literarischen Produktion jener Zeit hält das Buch eine scheinbar einleuchtende Erklärung bereit: die Erfahrung der Jahrtausendwende, die im Bild der »millennial generation«, ihrer Schreckensbilder, Visionen, Hoffnungen, Pilgerfahrten gerinnt. An der Schwelle zum dritten Jahrtausend üben solche Erklärungen trotz allen Wissens um die Relativität von Zeit Faszination aus, und gewiß wirkten an der Wende vom ersten zum zweiten christlichen Jahrtausend chronologische Spekulationen und apokalyptische Ängste auf die Menschen ein (vgl. Johannes Fried, Endzeiterwartung um die Jahrtausendwende, in: Deutsches Archiv 45, 1989, S. 381–473). Die Passagen von Landes über Zeitrechnung und Fälschung, über Reliquienverehrung und apokalyptisches Pilgern, über Ademars letzten Zug zum Tod in Jerusalem 1034 beeindrucken darum in ihrer Stringenz, doch sie lassen auch die Endlichkeit monokausaler Erklärungen für differenzierte Phänomene erkennen. Landes stellt nämlich viel zu wenig in Rechnung, daß das Bewußtsein von der Apokalypse zu den Grundtypen christlichen Denkens zumal des früheren Mittelalters gehört. Dies relativiert »the terrible hopes of the millennial generation« nämlich ganz beträchtlich: Es geht nicht um den Nachweis, ob apokalyptisch-eschatologisches Gedankengut um die Jahrtausendwende überhaupt ermittelt werden kann, sondern um die Einsicht in die »Normalität« einer solchen Überlieferung als eines mittelalterlichen Phänomens, das allein unserer modernen Beurteilung als auffällig erscheint. So betrachtet, könnte die Erforschung des Endzeitdenkens um 1000 auch ein Konstrukt moderner Eschatologie um 2000 sein, die ihre eigenen Wahrnehmungswege und -sehnsüchte in Befunde projiziert.

Solche Gedanken treffen den Wert des vorgelegten Buches natürlich deshalb nicht im Kern, weil Ademars Werk und seine Rezeption in der Mediävistik in der Tat vielfältiges Material für den kritischen Umgang mit der je zeittypischen Wahrnehmung bieten und unsere gattungsspezifischen Unterscheidungen nach Historiographie oder Hagiographie, nach Wahrheit oder Phantasterei verschwimmen lassen. Ob um die Jahrtausendwende oder ein Jahrtausend nach Christi Tod eine geballte, konkrete Endzeiterwartung die Menschen in Aquitanien und Europa in elementarer und bis dahin ungekannter Form erfaßte, wird gewiß weiter zu diskutieren sein, und es bleibt abzuwarten, ob unsere Wissenschaft solche Fragen nach 2035 noch stellt. Von bleibendem Wert sind aber die von Landes vorgelegten Ergebnisse zu einem faszinierenden Autor (keineswegs nur einem Geschichtsschreiber), der sich aus einer scheinbar so persönlichkeitsfernen Zeit schließlich in einem kleinen Selbstportrait (Paris, BN lat. 3784, fol. 99^v; Abb. S. II) der Nachwelt, seinen Bewunderern und Spöttern, überlieferte.

Bernd SCHNEIDMÜLLER, Bamberg

George BEECH, Yves CHAUVIN et Georges PON, *Le Conventum* (vers 1030), un précurseur aquitain des premières épopées, Genève (Droz) 1995, in-8°, 190 p., facsimilé (Publications romanes et françaises, 212).

Dû à un auteur anonyme du XI^e siècle, le texte connu sous le titre de *Conventum* relate une série de démêlés et d'arrangements intervenus entre le comte de Poitiers et duc d'Aquitaine Guillaume V et ses vassaux, parmi lesquels le sire de Lusignan Hugues Chiliarque tient le premier rôle. Jusqu'ici, il a été considéré comme un document de caractère historique par ses

commentateurs et utilisateurs, dont George Beech. Or celui-ci, vingt ans après la première interprétation qu'il en avait donnée, en reprend l'examen et revient non sans courage sur ses positions. Dès les premières lignes de sa préface, en effet, il affiche avec force son revirement; d'entrée de jeu, il voit dans le *Conventum* «un élément nouveau à rattacher à la tradition épique» et il verse au dossier du débat sur les origines de la chanson de geste cette «expérience marquante de la matière épique au début du XI^e siècle», ce «précurseur des chansons de geste plus tardives sur les vassaux maltraités». Cette approche, rapporte-t-il, lui vient d'une relecture d'un travail de Mary Hackett qui, en 1969, avait été frappée par les vulgarismes de la langue ainsi que par certaines résonances littéraires notamment dans l'emploi de termes émotifs. Il va donc s'employer à faire basculer le *Conventum* du domaine de l'histoire dans celui de la littérature. Connaisseur trop averti de l'ensemble des sources aquitaines du XI^e siècle pour mettre en doute la réalité historique des protagonistes du récit, il n'en arrive pas moins à poser la question provocatrice: et si «les événements [étaient] en totalité ou en partie une invention de l'auteur»?

Au fil de cent pages très nourries, G. Beech se livre, sous le titre général d'introduction, à un examen serré du *Conventum*. Il aborde en premier lieu le problème de l'identification du texte et élimine successivement les catégories dans lesquelles on pourrait le ranger: memorandum (*querimonia*)? *convenientia*? texte historique? A chacune de ces questions, il répond par la négative (p. 14–28). Puis il détaille les éléments qui relèveraient de la création épique (p. 29–71): entre autres, présentation du récit, emploi du dialogue, interventions de l'auteur, influence de la langue vernaculaire; ce qui l'amène à aborder le problème de la langue (comment la définir?), à déterminer le genre littéraire auquel appartient ce texte, «un précurseur des premières épopées?» (p. 72–78), à éclaircir les circonstances de sa composition, à en étudier la tradition et la réception, et à formuler des hypothèses sur la date (vers les années 1030), le lieu (Angoulême, Limoges ou plutôt Poitiers) et l'auteur (en fin de compte, sans doute un chanoine de Saint-Hilaire de Poitiers) de la composition (p. 78–111).

On doit à Yves Chauvin et Georges Pon la seconde partie du volume. Celle-ci s'ouvre sur une présentation de la tradition du *Conventum*, transmis par trois manuscrits bien connus de tous les spécialistes d'Adémar de Chabannes, puisque contenant le texte de sa chronique: les manuscrits de la Bibliothèque nationale de France lat. 5927 et 9767 et le manuscrit de Saint-Petersbourg, auxquels s'ajoutent des copies d'érudits du XVII^e siècle effectuées très vraisemblablement sur le lat. 5927 (p. 113–119). Le texte fait l'objet d'une édition très soignée, d'après le premier de ces manuscrits, avec les variantes (légères) des deux autres (p. 123–138); on saura gré aux éditeurs de lui avoir adjoint deux traductions française et anglaise (p. 139–153) ainsi qu'une liste des personnes et des lieux aux identifications solidement documentées et un précieux index.

Le recenseur serait de bien mauvaise foi s'il ne soulignait pas d'emblée que G. Beech prend la précaution de parsemer son argumentation de points d'interrogation et que les mots de «problème» et «probable» reviennent plus d'une fois sous sa plume. Pour cette raison, le lecteur devra être spécialement attentif à telle ou telle remarque rencontrée au détour d'une page et qui risque, sinon de remettre en question, du moins de tempérer notablement des assertions formulées ailleurs sous une apparence plus définitive. Dans ces conditions, un certain nombre des questions soulevées par l'auteur en suscitent aussitôt d'autres en retour, ce qui prouve la vertu stimulante de l'ouvrage.

Après avoir rappelé certaines des observations philologiques formulées par M. Hackett – celle-ci n'ayant d'ailleurs relevé que ce qui pouvait se superposer exactement à des traits romans –, G. Beech se défend de déterminer la nature exacte de la langue du *Conventum* («latin parlé tardif ou encore la forme écrite d'un roman parlé») et se contente d'appeler de ses vœux une analyse plus approfondie. Or dans sa rudesse grammaticale, mais aussi dans sa cohérence linguistique, le *Conventum* apparaît, à première vue, écrit dans un latin courant où, sans surprise, la valeur propre des démonstratifs peut s'estomper, le verbe *habere* joint au participe

exprimer le passé composé, la graphie traduire une certaine pression vernaculaire; le rédacteur marque sa prédilection pour les tournures prépositionnelles («dixit ad comitem»); il recourt volontiers au datif au lieu du génitif d'appartenance («Joscelin[us] avuncul[us] Hugoni»); et s'il flotte dans l'emploi du cas après les prépositions *ad* et *cum*, c'est, la plupart du temps, lorsque le régime est un nom propre. Quant aux ruptures dans l'emploi des temps verbaux, que G. Beech relève comme un indice de parenté avec la littérature épique de langue romane, c'est un phénomène assez courant dans les textes latins médiévaux, littéraires ou non; il se trouve simplement qu'il a été peu étudié jusqu'ici. Le vocabulaire institutionnel est précis: *beneficium*, *fevum*, *fides* (et toute la famille), *fiscus*, *honor*, *senior*, *vassallus* ... Dans ce domaine, G. Beech s'attarde en particulier sur les épithètes de *chiliarchus* et de *tribunus* attribuées respectivement à Hugues de Lusignan et à Aimeri de Rancon, désignations savantes (et non «archaïques») qu'il note également chez Adémar de Chabannes et dont la source pourrait, à ses yeux, se trouver dans les commentaires bibliques de saint Jérôme, saint Augustin ou même Bède (pour *tribunus*, pourquoi pas directement dans l'Écriture?); il rappelle à juste titre que la culture grecque n'était pas étrangère à Adémar (Pierre Gasnault a signalé en son temps qu'il en subsistait également des vestiges dans les milieux tourangeaux en plein XI^e siècle; autre témoignage d'une tradition de culture classique, Foulque Nerra se vit qualifier de *consul*). Il constate que le terme de *conventum*, qui revient plus de vingt fois dans le texte, semble peu usité ailleurs, sinon dans la chronique d'Adémar: il n'en a pour ainsi dire pas rencontré d'exemple dans la centaine d'actes méridionaux où il a effectué un sondage. Ajoutons à son dossier le *conventum* nommément désigné auquel donna lieu, en 1024, la désignation de l'évêque de Limoges Jordan et auquel participèrent, outre Jordan, le comte Guillaume et les chanoines de Saint-Étienne (Gallia Christiana, II, Instr., col. 172).

G. Beech analyse avec pénétration l'emploi du discours direct qui confère au style du *Conventum* une grande partie de son originalité. L'importance du dialogue traduit cette forte imprégnation des modèles bibliques – mais ne sont-ils pas en toute circonstance omniprésents au XI^e siècle? – dont il relève quelques exemples significatifs (on regrette à ce propos que les éditeurs n'aient pas identifié les emprunts ou réminiscences qui parsèment le texte et se glissent jusque dans les propos des protagonistes); s'il insiste particulièrement sur les similitudes avec l'évangile de Jean, la démonstration aurait peut-être été encore plus convaincante avec les deux livres de Samuel (qu'il se contente d'évoquer rapidement), où domine, dans un contexte guerrier, la figure d'un souverain puissant, où le discours direct est courant et auxquels sont empruntées la plupart de ces notations émotives qui surprenaient M. Hackett. Quelle que soit son origine, le passage au style subjectif est un procédé connu des contemporains de l'auteur du *Conventum*, chez qui G. Beech tendrait peut-être à en sous-estimer l'emploi. Ainsi Adémar de Chabannes ne s'y prend pas autrement dans ses sermons pour introduire les citations littérales de l'Écriture, pour rapporter le dialogue qu'il imagine entre les saints Pierre et Martial, ou pour reproduire les interventions des participants au concile de 1031 («dicens», «dicente», «respondit», «tunc ait», «tunc dixerunt» ...). G. Beech passe totalement sous silence l'usage que les rédacteurs des documents de la pratique savaient eux aussi faire du discours direct et du dialogue, comme il apparaît, par exemple – certes dans une zone plus septentrionale et un peu plus tardivement –, dans diverses notices angevines (en voici un échantillon datable d'entre 1068–1082, Gallia Christiana, XIV, Instr., col. 149–160; le mouvement général est à rapprocher de celui du *Conventum*: «Quando Fulco comes ... Duristallum reddidit, ... affuit forte abbas Otbrannus ... Adjecit abbas, dicens: ... Quod cum audisset comes, dixit ei: ... Respondit dominus Robertus: ... Locutus est item comes: ... Tunc interjecit dominus Robertus et ait: ... et adjecit comes: ...», etc.). L'intervention à la première personne ne saurait donc être cantonnée au domaine relativement restreint auquel G. Beech semble la limiter lorsqu'il en fait l'un des critères du caractère littéraire d'un texte et qu'il confronte sous cet angle le *Conventum*, la Chanson de Roland, la *Passion* dite de Clermont et la *Vie se saint Léger*, quitte à nuancer lui-même ailleurs son propos en évoquant la littérature hagiographique.

Aux yeux de G. Beech, une autre analogie entre le *Conventum* et les chansons de geste serait à chercher dans une commune indifférence envers la mesure exacte d'un temps qui se réduit à une succession chronologique d'épisodes et à une cascade d'accords, et envers la description de l'espace qui consiste dans de simples mentions de noms de lieu. On peut lui objecter que le phénomène n'est pas propre à la littérature; c'est le lot quotidien de tout consommateur de chartes, contraint de se débattre avec des bornages ne répondant à aucun repère euclidien, ou de s'essouffler, à l'occasion d'un geste banal, donation, litige ou autre, à remonter générations et années au travers de situations ou de faits antérieurs qui s'emboîtent sans date les uns dans les autres. Sur ce point particulier, écrits à caractère littéraire ou écrits à destination documentaire ne présentent guère de clivages catégoriques. De même, si l'on cherche sur un plan plus général à établir des distinctions en ce qui concerne la langue et le style, c'est plutôt vers la disparité des niveaux de culture qu'il faudrait se tourner.

L'auteur du *Conventum* ne se situait pas à un niveau bien élevé dans ce dernier domaine, comme le montre sa latinité fruste, qui néanmoins n'enlève rien à l'efficacité de son style narratif. Cette réussite incite G. Beech à formuler l'hypothèse que l'auteur a créé en quelque sorte une nouvelle forme littéraire, en parvenant, sur la base d'un acte de *conventum*, à remplacer «les termes formels de l'accord» (il serait plus exact d'employer le pluriel: il y en a treize) «par la narration et le dialogue comme éléments fondamentaux de l'ensemble». Réserve faite de la longueur insolite du *Conventum*, la démarche de son auteur se différencie peu de celle du rédacteur de notice, comme on vient de le suggérer; de même peut-on, sans trop forcer, ébaucher un rapprochement avec les cartulaires-chroniques: ici, la chronique est bâtie, mais la transcription des actes n'a pas suivi. Le montage d'éléments empruntés à des sources diplomatiques et de précisions historiques n'est pas une nouveauté à l'époque: Holder-Egger a signalé jadis un agencement d'analyses d'actes et de brèves notes historiographiques relatives à Saint-Cybard d'Angoulême, qui occupe quelques feuillets d'un manuscrit composite ayant appartenu à Adémar de Chabannes (Leyde, Voss. 15). D'autre part, c'est bien un document dont le caractère diplomatique est sans équivoque, un acte de Charles le Chauve en faveur de Saint-Cybard, qui, dans le ms lat. 5927, est transcrit immédiatement avant le *Conventum*, tous deux se trouvant encadrés par la chronique d'Adémar et des fragments de la *Vita Karoli* d'Eginhard. Y avait-il une place possible pour l'invention dans un espace où la conservation de la mémoire au moyen de l'écrit était prioritaire?

G. Beech présente en appendice (p. 159-161) «une autre version du texte au XVII^e siècle», contenue, parmi divers matériaux de travail se rapportant à l'*Histoire du Poitou* de Jean Besly, dans le ms de la Bibliothèque nationale de France Dupuy 822, fol. 174. Il s'agit d'une douzaine de lignes, dont la trame se révèle assez proche du récit sur lequel s'ouvre le texte du ms lat. 5927, mais d'une rédaction nettement différente, plus ramassée et d'une latinité de bonne qualité (surtout si l'on rectifie quelques-unes des lectures proposées, par exemple celle de la dernière ligne qu'il vaudrait mieux transcrire: «etsi comes jurejurando se obstrinxisset»). G. Beech propose, sans se départir toutefois d'une sage réserve, d'y reconnaître la leçon d'un manuscrit aujourd'hui perdu et «l'effort d'un scribe postérieur pour rendre l'histoire racontée dans le lat. 5927 plus présentable», ajoutant que «bien qu'il n'y ait aucun moyen de savoir ce que le copiste pensait du texte, le fait qu'il ait cherché à le mettre dans une langue plus élégante suggère qu'il le tenait, en quelque sorte, pour un texte littéraire». Il n'exclut pas non plus une seconde hypothèse, selon laquelle il pourrait s'agir d'une «copie littérale d'une version de l'histoire complètement différente, remontant à une période plus ancienne». La piste est alléchante, mais l'examen du recueil Dupuy 822 incite à ne pas remonter si haut dans le temps. Le feuillet concerné appartient à un dossier intitulé «Thouars» (fol. 168 et suiv.); faisant suite à divers tableaux généalogiques (fol. 169-172), deux feuillets (fol. 173-174) sont occupés par de courtes notices, résumant chacune un document où se trouvent mentionnés des personnages appartenant à la famille de Thouars; il y figure, en regard de l'indication de la source (portée en marge et de façon sommaire), le nom des personnages qui font l'objet du

texte signalé, puis une analyse de ce dernier, rédigée en latin. Le texte édité en appendice par G. Beech est placé en bas du second feuillet. Comme les autres, il porte en tête le nom des personnages en cause («Savari vicomte, Raoul vicomte son frere, N. fille de Raoul, Geoffroy f[ils] de Savari») et s'accompagne d'une mention de source, ici réduite à «Ex ms. codice» (G. Beech signale l'existence de plusieurs autres occurrences de cette indication, mais sans les relever); comme les autres, il a été, de toute évidence, retenu en raison de son intérêt par rapport à l'histoire de la lignée de Thouars; il a fait l'objet d'une relecture et d'une correction attentives. Cette notice paraît si exactement conforme à la présentation et à la nature des précédentes qu'on est en droit de se demander si l'on n'est pas tout simplement devant une analyse sortie, comme celles-ci, de la plume de Besly ou de ses collaborateurs. En tout cas, elle est à mettre en rapport avec plusieurs additions apportées, dans le tableau généalogique du fol. 169, aux rubriques concernant Savari, Raoul, sa fille et Geoffroi, et qui sont également accompagnées de l'indication «ex ms chron.» ou «ex chron. ms», ainsi qu'avec un autre tableau (fol. 171^v) où, après les mêmes noms de Savari, Raoul et Geoffroi, la mention de source, «Ms. au bas d'Ademar», pourrait bien donner la clé de l'énigmatique référence, en renvoyant ainsi au ms lat. 5927 et donc à l'unique version du *Conventum*.

Si, fondant principalement sur les questions de forme son argumentation en faveur d'une expérience pré-épique dans les parages limousins ou poitevins vers les années 1030, G. Beech peut susciter, en fin de compte, plus de réticence que d'adhésion à sa thèse, c'est peut-être à cause d'une insistance excessive sur l'originalité du *Conventum*. Or l'auteur de ce texte ne se distingue pas particulièrement de ses contemporains dans son effort pour mettre en œuvre de façon tant soit peu littéraire le matériau documentaire dont il disposait; il agit seulement dans les limites de sa culture et de ses moyens d'expression. Ces réserves ne sauraient en rien diminuer l'intérêt de l'ouvrage de G. Beech, si riche d'observations et d'idées autour d'un témoin exemplaire de la vitalité et de la plasticité de l'écrit dans une époque où les préambules des chartes sont construits comme des sermons, où le respect du formulaire n'est pas toujours le souci dominant chez les auteurs de notices, et où, comme en témoignent souvent les manuscrits eux-mêmes, matériau documentaire et mise en forme élaborée s'entrecroisent selon des procédures des plus diversifiées.

Marie-Clotilde HUBERT, Paris

Stéphanie COUÉ, *Hagiographie im Kontext. Schreibanlaß und Funktion von Bischofsviten aus dem 11. und vom Anfang des 12. Jahrhunderts*, Berlin (De Gruyter) 1997, XI–204 p. (Arbeiten zur Frühmittelalterforschung, 24).

Ce livre est la mise à jour d'une dissertation soutenue en 1988 sous la direction de Gerd Althoff, à l'université de Fribourg-en-Brigau. Comme son titre le donne à penser, il est à replacer dans les recherches de G. Althoff sur les *causae scribendi* des textes hagiographiques, et il s'insère dans le programme de Münster intitulé «Träger, Felder, Formen pragmatischer Schriftlichkeit im Mittelalter», décrit dans *Frühmittelalterliche Studien* 22 (1988). L'introduction de Stéphanie Coué expose clairement les points de vue et les méthodes mis en œuvre dans son étude; on peut les résumer ainsi: la recherche récente a beaucoup contribué à mettre en évidence les particularités des textes hagiographiques par opposition à d'autres types d'écrits, historiographiques en particulier. On en a oublié que les raisons qui, au XI^e ou au début du XII^e siècle, poussent un moine ou un chanoine à écrire une Vita sont extrêmement concrètes; celle-ci ne propose pas seulement un idéal spirituel: c'est aussi un *gladius spiritualis*, dont l'utilité est en liaison profonde avec le contexte historique de sa rédaction. *Hagiographie im Kontext* se présente donc comme une succession d'analyses de Vitae d'évêques d'Empire, examinées du point de vue des motivations précises et concrètes de leur rédaction, et de l'incidence de ces motivations sur le choix des formes littéraires. Une atten-